Eva et Joyce, le pas sérieux

En principe, on devrait n'en avoir rien à cirer d'une rentrée littéraire qui se passe à Paris, chez Hizb França et Cie…

On devrait… Sauf que, voilà… En vérité, si on rejetait l'intérêt pour cet événement au nom d'un nationalisme culturel irascible, il y a toutes les chances que la démarche procède d'une infinie et inénarrable hypocrisie. Combien d'entre nos vertueux défenseurs du nationalisme culturel et du nationalisme tout court, l'un et l'autre entendus dans l'acception la plus étriquée, rêvent en catimini d'en être ? Ce n'est pas Saâdani qui serait la preuve vivante du contraire… Ni des dizaines d'autres, sans doute plus discrets dans leurs liaisons dangereuses…

Et quand bien même on entreprendrait de s'affranchir d'un intérêt de basique néo-colonisé pour la rentrée parisienne en lui substituant une rentrée littéraire typiquement algéroise, on pédalerait encore en plein dans le mimétisme. Rien à faire…

Par contre, si on considère la rentrée littéraire parisienne sous un autre angle, elle apparaît comme ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire une grande kermesse commerciale dans laquelle la littérature, cet art que Joyce maîtrisait si bien, a si peu sa place. L'art ? Oui, comme James Joyce le voyait, c'est-à-dire cette «façon humaine de disposer le sensible et l'intelligible à des fins esthétiques». Et à rien d'autre, devrait-on ajouter.

On a déjà les prémices de cette rentrée littéraire dans les bruissements de la presse spécialisée qui accorde largement la prédominance à *Eva*, un roman de Simon Liberati consacré à sa femme, Eva Ionesco, fille de la célèbre photographe Irina Ionesco, elle lui servit de modèle, à son corps défendant, pour ses photos érotiques entre l'âge de 4 et 12 ans.

Devenue adulte, Eva a intenté un procès à sa mère dont les épisodes se poursuivent jusqu'à ce jour. C'est dire combien ce roman de Simon Liberati recèle comme potentiel de scandale donc de succès commercial. Dans cette rentrée qui compte pas moins de 589 romans français et étrangers, le rituel des rivalités entre maisons d'édition fait que ce sont les mêmes auteurs qui se retrouvent sur la ligne de départ, un peu comme des pilotes de Formule 1.

Qui remportera la course des meilleures ventes ? Qui donnera le coup d'accélérateur décisif pour supplanter ses rivaux à l'arrivée des prix littéraires de l'automne ? Qui prendra de vitesse les autres ?…

Evidemment la compétition est précédée d'une concurrence médiatique dans laquelle les grands sorciers de la critique littéraire donnent leur onction aux élus.

Parmi eux, *Eva* est l'une des plus heureuses. L'automaticité des réflexes commerciaux promouvant les bouquins qui marchent n'empêche pas que, dans le lot, se glissent des romans intéressants. Mais qui doit en juger ? Pas la compétence pour…

On en discutait l'autre jour avec un ami écrivain – à tort ou à raison, non concerné par toutes ces batailles – qui tenait dans une main un numéro du *Nouvel Observateur* consacré à *Eva*, et dans l'autre *Dublinois* de James Joyce.

Se rendant à Dublin, cet ami a éprouvé le besoin de relire ce petit joyau de pure littérature qu'en son temps Joyce eut un mal fou à faire éditer.

- Je ne pense pas qu'aujourd'hui Joyce ait pu trouver un éditeur, remarqua-t-il avec une certaine amertume. On lui aurait fait réécrire, en tout cas…

Considéré comme l'un des géants de la littérature du XXème siècle, Joyce a réellement commencé petit. D'ailleurs *Dublinois* qui s'intitulait initialement *Gens de Dublin*, faillit ne jamais paraître. L'histoire de ce recueil de 15 nouvelles mérite le coup d'œil. En 1907, l'ouvrage était achevé. Cependant divers facteurs se sont combinés pour en favoriser la censure.

D'abord, deux nouvelles, *Une rencontre* et *Deux galants* étaient considérées comme inconvenantes. Cette raison morale qui s'érigeait en obstacle à la publication du recueil aurait peut-être, au contraire, constitué un atout aujourd'hui. Comme quoi, les choses ne sont pas simples. Si les sujets étaient délicats – intrigues amoureuses entre écoliers, évocation de prostituées –leur traitement en revanche est parfaitement décent.

On peut imaginer qu'au jour d'aujourd'hui, un éditeur aurait demandé à Joyce de développer seulement ces histoires scabreuses et de jeter tout le reste. Je l'entendrais presque, cet éditeur : «Oui, c'est ça que les gens veulent lire.»

L'autre facteur alors susceptible d'en faire interdire la publication est, comme on dirait aujourd'hui, d'ordre politique. Des personnages donnent librement leur opinion sur le problème de l'autonomie irlandaise, et font des remarques familières sur la reine Victoria et Edouard VII.

Ce même motif ferait aujourd'hui exploser les ventes. Voilà un autre détail qui aurait été isolé et certainement développé par l'édition

Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

Mais là où mon ami avait raison de dire que Joyce à l'heure actuelle n'aurait pu trouver d'éditeur, c'est que ces éléments de censure, source de succès pour un éditeur parisien contemporain, sont secondaires, dilués dans un océan de pur plaisir littéraire naturaliste.

Aujourd'hui, on sort un détail cru et on prétend en faire de la littérature. Rien à voir avec Joyce qui dut, lorsqu'enfin un éditeur consentit à publier *Gens de Dublin* en 1914, réunir le montant d'une caution en prévision d'une action judiciaire des autorités. Celles-ci ne se manifestèrent pas. Par contre un inconnu acheta en bloc les exemplaires et les brûla. Un seul fut sauvé et remis à l'auteur.

Heureusement pour la littérature…

Je dirais de ce qui précède ce que Joyce disait de son roman essentiel : «Ça m'inquiète de penser que peut-être les lecteurs chercheront une morale dans Ulysse ou, ce qui est pire, qu'ils le prendront au sérieux. Et je jure qu'il n'y a pas une seule ligne écrite au sérieux dans tout ce livre !». Ni ici… Et bonnes vacances…

A. M.

REJOIGNEZ L'ÉQUIPE DU SOIR D'ALGÉRIE
VOUS ÊTES JOURNALISTE CONFIRMÉ(E) ?
VOUS SOUHAITEZ DÉBUTER
DANS CETTE MAGNIFIQUE PROFESSION ?
Envoyez votre CV à : lesoiralgerie@yahoo.fr
Il sera exigé une maîtrise parfaite de la langue française,
le sens de l'initiative et une disponibilité totale.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam

Toc ! Toc ! Qui est là ? C'est moi ! Qui moi ? Moi, Super M.M. !

Création d'un observatoire des musées algériens. Qui sera nommé à sa tête ?

Un dépressif, sûrement !

Comment il disait le gars, l'autre jour ? Ah ! Oui ! Ça me revient ! «Arrêtez de vouloir faire peur aux Algériens !» Hi ! Hi ! Ho ! Ho ! Ha ! Ha ! Faire peur aux Algériens ! Mais l'Algérie n'a plus à avoir peur. L'Algérie, celle de ceux qui y habitent, pas de ceux qui étaient précepteurs baiseurs de bouts de nez dans les pays du Golfe et qui y reviennent juste pour une escale ou pour y être enterrés, cette Algérie-là a dépassé le cap de la peur. Elle est tout bonnement consternée. Consternée de constater qu'un boucher annonce la création de son FIS. La remise bas de son monstre. Et qu'ils sont encore plus hilarants les autres gugusses qui t'expliquent, un code pénal à la main, que Super M.M. ne peut pas créer un FIS bis, que la loi ne le lui permet pas. Mais bon dieu de bonsoir, qui se fout encore de la loi ? Celui qui s'en est taillé une sur mesure pour rester sur le fauteuil quatre mandats de suite et y installer bientôt tout à coup son cadet ? Et ils nous accusent, nous, de vouloir faire peur aux Algériens ! Quel mépris tout de même pour ces Algériens considérés comme des gosses immatures n'attendant que le passage dans le train fantôme pour se faire peur, avoir des sensations fortes. Super M.M. tient deux universités d'été dans deux forêts du pays, et c'est nous les oiseaux de mauvais augure qui passons notre temps à colorer le ciel d'Algérie aux tons du catastrophisme. Super M.M. revendique en se passant sa langue gourmande sur ses lèvres charnues l'assassinat de jeunes militaires et c'est nous qui nous auto-affolons et affolerions l'opinion pour «rien» ! Super M.M., à peine sorti de ses deux forêts, rassemble plus de 1 000 «délégués» du FIS bis, se présente sur le perron pour claironner la naissance de son bébé, le Front Ch'Koupi, et c'est nous qui nous alarmons pour des broutilles ! Bientôt, ils vont nous accuser de vouloir propager de fausses nouvelles et de déstabiliser tout le pays. Demain, à ce rythme d'enfer habillé en kamis et en turbans, Super M.M. va se présenter aux élections législatives anticipées ou aux présidentielles, remporter ces scrutins, poser ses fesses sur le fauteuil libéré du Palais et il s'en trouvera des rigolos pour nous dire encore et encore d'arrêter de faire peur aux Algériennes et aux Algériens. Yaw Tab ! Tab ! Les Algériens en ont terminé d'avoir peur de vous. Maintenant, ils vous vomissent. Même pas peur. Juste nausée, Bark ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.